

Études littéraires africaines

Henri Lopes a cinquante ans !

Anthony Mangeon



Numéro 45, 2018

Henri Lopes, lectures façon façon-là

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051609ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051609ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mangeon, A. (2018). Henri Lopes a cinquante ans ! *Études littéraires africaines*, (45), 9–12. <https://doi.org/10.7202/1051609ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

HENRI LOPES A CINQUANTE ANS !

Les historiens – notamment ceux de la littérature – me pardonneront cet étrange calcul. Selon l'état civil, Henri Lopes, né le 12 septembre 1937, a certes aujourd'hui plus de quatre-vingts ans, mais en littérature il est encore un quinquagénaire, d'autant plus fringant qu'il demeure l'un des plus brillants représentants de la littérature congolaise francophone, elle-même née presque en même temps que lui. Dans l'esprit sarcastique qui le caractérisait, Mongo Beti aimait d'ailleurs à souligner qu'un écrivain africain reste éternellement « un jeune auteur » pour la critique littéraire. Mais après cinquante ans de production littéraire, Henri Lopes garde surtout plusieurs longueurs d'avance sur ses contemporains.

Il fut d'abord, et très tôt, considéré comme un « classique africain », et il est aujourd'hui l'un des écrivains les plus étudiés dans les pays de langue française¹. Il occupe en outre une position tout à fait singulière puisqu'il a mené une double carrière, politique et littéraire, qui lui valut presque autant de distinctions que de hautes responsabilités. Ministre en charge de divers portefeuilles (l'éducation, les affaires étrangères, les finances), et même Premier ministre du Congo de novembre 1973 à décembre 1975, il devint directeur-adjoint de l'UNESCO de 1981 à 1997, puis ambassadeur de son pays en France et auprès de l'Union européenne, de 1998 à 2015. Lauréat, par ailleurs, du Grand Prix littéraire de l'Afrique noire en 1972 pour son recueil de nouvelles (*Tribaliques*) paru l'année précédente, il reçut dès 1993 le Grand Prix de la Francophonie, décerné par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, ainsi que plusieurs doctorats *honoris causa* en France (Paris XII-Val de Marne, 1993), au Canada (Laval, Québec, 2002) ou en Afrique (Lansana Conté, Guinée, 2013).

S'il n'est assurément pas le premier écrivain africain à avoir exercé d'importantes fonctions politiques ou diplomatiques, parallèlement à la production de son œuvre (on peut penser entre autres à Léopold Sédar Senghor, Bernard Dadié, Fodeba Keïta ou Ferdinand Oyono), Henri Lopes n'en demeure pas moins l'un des plus constants dans l'exercice de ses responsabilités, tandis que son œuvre, en sus de quelques poèmes et nouvelles, compte désormais neuf romans, un recueil de discours, bientôt des *Mémoires*, et se caractérise avant tout par une grande cohérence.

¹ Cf. DUCOURNAU (Claire), *La Fabrique des classiques africains : écrivains d'Afrique subsaharienne francophone*. Paris : CNRS Éditions, 2017, 442 p.

La plupart de ses récits mettent en effet en scène une figure d'écrivain, apprenti ou confirmé, tout en exploitant des thématiques récurrentes comme la question de l'art et de son engagement, celle du pouvoir et de ses dérives, sans oublier le traitement de l'histoire africaine, de l'ère coloniale à celle des indépendances, ou l'importance des figures et des pratiques du métissage au sein de cette même histoire. Sur tous ces plans, l'écrivain s'est de surcroît attaché à proposer autant d'expérimentations poétiques que d'éclairages nouveaux – voire pionniers – et c'est là sans doute l'une des raisons principales de son succès auprès de divers publics.

Une autre raison tient à son art particulier du récit, que je qualifierais volontiers de « démocratique » parce qu'il privilégie, d'une part, des « lieux communs », et notamment une culture littéraire ou musicale « partagée » par différentes populations et générations, et parce qu'il multiplie, d'autre part, les effets de miroir entre romans et personnages, auteur et lecteurs de son œuvre, ou plus largement entre monde africain et monde occidental. C'est précisément ce que je m'attache à montrer dans l'article qui ouvre ce dossier.

Écrivain des lieux et des liens qui s'y tissent, en particulier dans les nombreux bars et dancings qui parsèment ses récits, Henri Lopes est aussi le romancier des migrations et autres déplacements d'un continent ou d'un pays à l'autre, comme par exemple de l'Afrique à l'Europe et à l'Amérique, ou du Congo à la France, aux Antilles et aux États-Unis. Dans son article consacré aux « mobilités de l'œuvre », Catherine Mazaauric (Aix-Marseille Université) s'intéresse aux parcours et aux figures de l'errance, de l'exil et du retour, et elle étudie notamment cette capacité des personnages lopésiens à « se sentir chez soi dans l'ailleurs », tout en maintenant un rapport privilégié avec la terre d'origine, qui s'incarne dans un « paysage intérieur » et donne corps à une postulation identitaire singulière : « l'enracinerrance », faite de constants allers et de retours, de racines et d'errances entremêlées.

Si les existences se définissent ainsi, chez Lopes, par leur pouvoir de circulation et de mise en contact entre des mondes distincts et distants, elles ne sauraient pour autant échapper à une autre dimension tout aussi fondatrice que l'espace, à savoir l'Histoire. Bernard Mouralis (Université de Cergy-Pontoise) en examine donc le traitement dans l'œuvre d'Henri Lopes, en montrant qu'« elle y apparaît de façon quelque peu biaisée, en particulier à travers la stratification sociale dans laquelle évoluent ses personnages et, plus encore, la question de leur devenir et de leur métamorphose. D'où l'impor-

tance accordée au métis et au métissage ainsi qu'à la relation que l'individu entretient avec son propre passé ».

Il revient alors à Sylvere Mbondobari (Université Omar-Bongo / Université de la Sarre) d'explorer plus en détail, pour ce dossier, les figures du métis dans l'œuvre romanesque lopésienne, d'abord comme « créations de l'histoire coloniale », puis comme « créations littéraires » et puissants « êtres de papier », qu'il s'agisse des narrateurs ou des héros des récits publiés à partir de 1990.

La réflexion concernant l'Histoire et les mises en scène littéraires, par Henri Lopes, de sa propre condition de métis et d'écrivain congolais se poursuit dans l'étude que mène Céline Gahungu (Sorbonne-Université) à propos de la position de l'auteur comme « anti-parrain de la phratrie congolaise », puis dans l'entretien qu'elle conduit avec le romancier sur son œuvre. Spécialiste de Sony Labou Tansi, la critique revient notamment sur la rivalité mimétique qui a uni ce dernier à son aîné Lopes, et sur les rapports fondamentalement horizontaux que l'influent homme politique, et bientôt prestigieux auteur, a toutefois entretenus et maintenus avec ses congénères écrivains congolais, en jouant constamment pour eux un rôle d'intercesseur plutôt que de parrain.

Inédit, un extrait des carnets de Sony Labou Tansi offre ensuite un éclairage poétique sur la figure fantasmatique d'« Henri Lopes écrivain », « poète du constat » prenant dans le même temps « l'ultime risque de refabriquer sa propre face, avec la face des autres ».

L'exploration de ces transfigurations littéraires se poursuit avec le billet que le blogueur et animateur littéraire Gangoueus consacre à sa découverte précoce de l'auteur, au lycée, puis de son étonnante capacité à se mettre « dans la peau des femmes ».

Pour finir, Nicolas Martin-Granel (ITEM-CNRS) prolonge un autre fil de l'entretien de Céline Gahungu avec Henri Lopes, ainsi que son propre dialogue avec ce dernier, de dédicaces en dédicaces, en s'intéressant notamment aux manières dont le romancier a mis en scène, dans ses récits, la genèse de l'écriture et ses repentirs, à la manière d'un peintre qui produit son œuvre par strates et couches successives.

Il reste à dire un mot du titre choisi pour ce dossier. Pour reprendre une expression fétiche du narrateur lopésien, qui avoue souvent « avoir fait [s]ienne » une formule populaire ou consacrée, nous avons fait nôtre un congolisme en proposant ici des lectures « façon façon-là ». C'est ainsi qu'un entremetteur, Mowudzar, caractérise en effet la manière étroite dont le narrateur de *Dossier classé* a dansé avec la tenancière d'un bar, Gigi, au point de susciter

chez elle une forte inclination : comme on dit parfois, l'appétit vient en mangeant, et l'amour en dansant ². Sans écrire un « dictionnaire amoureux » d'Henri Lopes, notre ambition restait bien de concevoir son étude comme un corps à corps avec l'œuvre, au plus près d'elle et dans l'exploration de tous ses sens. En somme en épousant ses rythmes, en suivant ses parcours, en lui emboîtant le pas, nous espérons avoir rendu justice à la façon si particulière qu'a Henri Lopes, depuis plus d'un demi-siècle, de faire entrer son lecteur dans la danse – qu'elle soit celle de l'histoire, de l'écriture, de la vie ou de leur puissante conjonction.

■ Anthony MANGEON ³

² LOPES (Henri), *Dossier classé : roman*. Paris : Seuil, 2002, 251 p. ; p. 171.

³ Université de Strasbourg, EA 1337 « Configurations littéraires ».